



LE CHEVREUIL

A GONZALVE DESAULNIERS

L'ombre du crépuscule envahit l'azur clair
Du beau lac qui s'endort dans la forêt profonde
Pas un souffle de vent ne frissonne dans l'air,
Pas une aile d'oiseau ne palpite sur l'onde.

Les nénuphars, dressant leurs têtes à fleur d'eau,
Semblent vouloir mourir, pris d'une langueur douce.
Et les roseaux tressant à la rive un bandeau
Se taisent, tout pensifs, comme les nids de mousse.

Les arbres, émergeant des bords silencieux
Qui du soleil tombé gardent encor la trace,
Penchent leurs fronts pesants sur les joncs soucieux,
Lassés d'avoir porté le jour chaud qui s'efface.

La nuit mystérieuse enveloppe à présent
La forêt et le lac absorbés dans leurs rêves,
Et le dernier reflet du jour agonisant
Vient de s'évanouir sur le velours des grèves.

Le bleu de l'onde avec le bleu du ciel se fond.
La fleur sous les baisers de l'ombre s'étiole.
Le calme de l'espace est partout si profond
Que l'on pourrait oûir voler la luciole.

Derrière la montagne encadrant les flots bruns,
La lune monte enfin de l'horizon d'opale,
Et, perçant les massifs d'arbres lourds de parfums
Aussitôt apparaît splendide et triomphale.

A travers les bouleaux et les pins indomptés
Profilant dans la nuit vague leur ligne noire,
L'astre radieux brille inondant de clartés
Les sentiers que les cerfs suivent pour aller boire.

Sous ses rayons le lac luit comme du métal
Où les feux de la forge étincellent encore,
Et les mélèzes verts ombrageant son cristal
Sur leurs rameaux feuillus ont des reflets d'aurore.

Le silence toujours plane dans l'infini,
Et les eaux et les bois où nul oiseau ne jase,
Le glaïeul et l'ajonc, la ramure et le nid
Ont l'air, en ce moment, d'être enivres d'extase.

Tout à coup, au milieu du feuillage muet,
Le bruit d'un pas léger fait tressaillir la rive,
Et bientôt un chevreuil, furtif et l'œil au guet,
Dévale d'un taillis et marche vers l'eau vive.

Il s'arrête, un instant, avant de s'abreuver,
Sondant le rivage où plus d'une aile se sauve,
Et, grisé du croissant qui vient de se lever,
Il pousse un brame et se tendre et fauve.

Rêveur extasié devant l'immensité
Des ondes et des cieux éclairés par la lune,
Il promène longtemps son oeil de tout côté,
Et souvent au zénith lève sa tête brune.

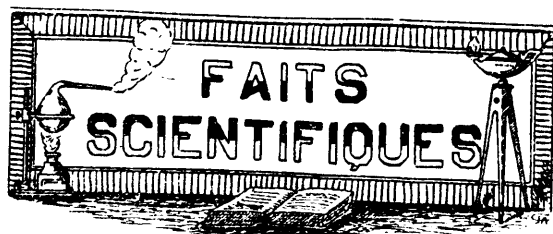
Mais, comme il s'est penché pour boire au lac d'azur,
Un coup de foudre éclate au fond d'une ravine...
Et, frappé par le plomb d'un vieux chasseur obscur,
Le cerf s'affaisse un jet de sang à la narine.

Il râle et se débat sur l'herbe et les galets,
Cherchant à se traîner vers la forêt chérie...
Il expire en pleurant, ployé sur les jarrets,
Les yeux fixés au ciel comme quelqu'un qui prie.

Et c'est souvent ainsi que le poète aimant,
Pendant qu'aux flots sacrés de l'art il boit la vie
En poursuivant le fil de son rêve charmant,
Est épié dans l'ombre et frappé par l'envie.

W. Chapman

Petite scène de ménage croquée sur le vif.
Le mari, espèce de brute sauvage, bat sa femme
à tour de bras, et cela dure depuis une demi heure.
A la fin, la pauvre martyre proteste doucement :
—Voyons, mon chéri, repose-toi donc un peu ;
tu vas te fatiguer...



LE FEU SOUS L'EAU.—On sait que le phosphore est un corps très inflammable. Dans sa combinaison avec l'oxygène, il dégage une si grande quantité de chaleur qu'on peut opérer sa combustion au milieu de l'eau. Cette curieuse expérience se réalise de deux manières : 1o Mettez au fond d'un verre, contenant de l'eau chauffée à 60 degrés, un petit morceau de phosphore blanc. Prenez ensuite une vessie remplie d'oxygène et munie d'un tube très fin, plongeant au fond du verre, à l'aide duquel vous ferez arriver sur le phosphore un jet fin de ce gaz ; aussitôt vous verrez de brillants éclairs sillonner le liquide ; 2o Disposez toujours au fond d'un verre, rempli d'eau froide, cette fois, un morceau de phosphore et quelques cristaux de chlorate de potasse ; versez alors sur ce mélange, à l'aide d'un entonnoir dont la douille se rend au fond du verre, de l'acide sulfurique concentré (huile de vitriol), et vous obtiendrez le même résultat que précédemment.

* * * *

UNE CURIEUSE EXPERIENCE.—On prétend depuis longtemps que la rétine de l'œil est capable de retenir pendant un certain temps et de restituer, instructive ou vengeresse, l'image de la dernière impression violente qu'elle a reçue. Comment ? Dans quelles limites ? C'est là le point difficile à établir en dehors des considérations de l'imagination pure. M. F. Green vient de communiquer à l'Association britannique une expérience instructive sur ce sujet. Il fixa pendant quelques instants une lampe à arc électrique de 3,000 bougies placée à une faible distance ; puis, fermant les yeux, il alla les rouvrir devant une plaque photographique maintenue à deux centimètres de sa figure ; il a obtenu ainsi une image très distincte de l'arc électrique, des deux charbons et du réflecteur. Ces expériences, renouvelées avec des sources lumineuses moins intenses, n'ont malheureusement pas réussi ; elles se bornent donc à une simple indication qui a, néanmoins, une réelle valeur.

* * * *

LES POISONS HUMAINS : L'AIR, LA SALIVE.—" Dieu a créé l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu." En effet, non seulement l'homme est un vilain animal au moral, c'est encore un animal dangereux, venimeux au physique, et MM. Brown-Sequard et d'Arsonval en appartaient naguère à l'Académie des Sciences une démonstration. L'air expiré, l'air qui remonte des bronches après avoir échangé au contact du réseau capillaire des lobules pulmonaires, son oxygène contre de l'acide carbonique n'est pas seulement irrespirable, il est toxique.

N'expliquez pas autrement l'insalubrité des locaux—caserne, prisons, hôpitaux, etc.—trop encombrés, l'odeur infecte qui s'exale, le matin, d'une chambre à coucher où ont dormi deux ou trois personnes seulement, malades ou bien portantes. N'expliquez pas autrement le cas demeuré classique, de ces deux ou trois cents prisonniers hindous qui périrent tous pour s'être soufflé dans le nez, dans l'entrepoint d'un navire où les soldats anglais les avaient oubliés toute une nuit !

D'où la nécessité de vivre, autant que possible, toutes fenêtres ouvertes, même la nuit, même l'hiver, et de s'endurcir aux courants d'air.

L'haleine, c'est déjà quelque chose. La salive, c'est bien pis : Toute bouche est un nid de microbes, une usine permanente d'horribles produits chimiques, un réceptacle d'ulcères et de purulences. M. H. Chouppé a en effet constaté que les plantes arrosées avec de la salive humaine—surtout avec de la salive d'homme à jeun—commencent à dépérir dès que la terre est saturée et ne tarde pas à mourir. Pour les volubilis, les capucines, les pois de senteur, le lin, l'effet est infaillible. En revanche, les graines, le froment, l'orge, l'avoine, etc., semblent germer plus vite dans la terre saturée de salive que dans la terre ordinaire ; mais elle n'y gagnent rien, en définitive, la plante ne tarde pas, en dépit de la rapidité de son développement, à se flétrir et à mourir.

Si les liquides buccaux ne tuaient encore que les plantes ! Mais ils tuent aussi bien les hommes... La moindre piqûre faite avec une aiguille ou une lime ayant touché une dent cariée, ou ayant été simplement plongée dans le tartre gingivo-dentaire, peut équivaloir à une piqûre anatomique, à la morsure d'un serpent à sonnettes ou d'un chien enragé et provoquer l'écllosion d'abcès considérables.

M. Guet, médecin de marine, cite des cas curieux. Il s'agit des forçats de l'île Nou. Ce sont, on le sait, des gaillards experts en matière de fraude médicale. Pour déterminer la naissance d'abcès de nature à leur valoir une exemption de travail, ces ingénieux gredins ont imaginé de se faire des inoculations de salive imprégnée de tartre dentaire.

Ils se passent sous la peau soit une épingle, soit un bout de fil préalablement empoisonné de la sorte et formant séton. Le résultat est infaillible. Il s'ensuit toujours une suppuration qui parfois est circonscrite, mais qui peut aller parfois jusqu'au phlegmon diffus.

Et l'homme est le roi de la création ? Que serait-ce s'il ne l'était pas ?—Dr ANDRÉ.

—Tu souffres toi, tu as faim, tu as froid, lui dis-je ; tu demandes la charité et on te la refuse ; on te parle de police et tu parles d'honneur, on te repousse et tu offres tes prières, tu es un ange toi, le vaurien, c'est moi, ce sont les riches qui te laissent périr... Ah pardonne ! je t'ai offensé... tu as parlé de mère, j'ai une mère, moi aussi... viens, viens, tu partageras mon lit, tu ne souffriras plus du froid, mais pardonne, mais viens donc... Je ne prononçais que des phrases incohérentes et sans suite, je ne trouvais pas assez de mots pour faire oublier les cruelles paroles que j'avais prononcées... et j'entraînais toujours le petit mendiant ; sans comprendre sans doute, il s'était assis à une table bien servie, dans un restaurant... et je l'avais conduit dans ma chambre.

Lui, il n'avait pas dit un mot, d'ailleurs je ne lui en avait pas donné le temps, mais quand il se trouva enveloppé dans des couvertures bien chaudes, à l'abri du vent et de la tempête, il me dit :

—Vous êtes bon, vous, ma mère et moi prions pour vous, vous serez heureux.

—Moi bon ! non, toi tu es l'ange, moi je suis le méchant... vois-tu je t'ai refusé l'aumône... mais le cœur s'endurcit ici, la misère et le vice se cachent parfois sous les mêmes haillons... oui, prie pour moi, et aime bien ta mère, aime la bien, c'est la seule personne au monde dont l'amitié ne fasse jamais défaut ; c'est la seule qui ne trahisse pas. Mais où est elle, ta mère ? dis-je en le regardant fixement.

—En France, cependant j'ai une autre mère ici...

—Une autre mère ici ? dis-je sans lui demander pourquoi il était parti de là-bas.

—Ah ! oui, reprit le mendiant, je ne l'oublierai jamais. C'était un soir semblable, il faisait froid, j'étais seul, à la campagne, j'avais faim, j'étais fatigué, mes jambes n'avançaient plus... j'allai frapper à une porte, il y avait beaucoup de monde, un père, une mère et bien des enfants, ils étaient heureux, eux. On me reçut sans me demander mon nom—la charité n'est pas curieuse—on me fit asseoir à la table et on me donna un bon petit lit bien chaud... le lendemain j'étais malade, je ne pouvais me lever... la mère me soigna bien, bien... elle veillait sur moi comme si j'eus été son enfant, elle m'aimait déjà parce que j'étais pauvre, misérable... elle me parla de Dieu, des anges...

—Prie, me disait-elle souvent, prie, la prière des pauvres et des orphelins est écoutée au ciel, prie pour moi, mon fils, qui vit loin de l'amour de sa mère.

Je restai six mois dans cette maison, et quand le temps chaud fut revenu je partis ; je partis malgré elle, la bonne mère, qui voulait me retenir et n'y réussit pas. Alors, après m'avoir embrassé sur le front, elle me passa au cou une petite croix et un médaillon en me disant encore une fois :

—Prie pour qu'il soit heureux, lui !

L'enfant ne parlait plus, il dormait ; je m'endormis à mon tour.

Le lendemain, il était grand jour quand je me réveillai ; à ma profonde stupéfaction, j'étais seul dans la chambre, le mendiant était parti. Sur une table un papier contenait ces mots :

" Merci, j'avais deviné, je sais tout "

* *

Pourquoi ai-je écrit cette histoire insignifiante et de peu d'intérêt ? Parce que j'en veux à la société qui abandonne ses frères ; parce que j'en veux aux riches qui laissent souffrir le pauvre ; parce que sous les haillons il n'y a pas que les criminels qui s'y cachent, mais très souvent des malheureux et des délaissés ; parce que l'aumône fait du bien au cœur malade ; parce que enfin, ce matin, j'ai trouvé dans un tiroir la croix et le médaillon que j'avais vus au cou du mendiant, et que ce médaillon contenait le portrait de ma mère.

Mathias Piliou

Mai, 1890.

On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation.